

Martha Higgins

*J'ai refusé parce que je veux rester libre.
Et je peux dire aussi : j'ai eu les foies.
(Jean-Paul Sartre - L'âge de raison)*

Claire

La route est agréable. Le soleil, caché derrière d'énormes nuages gris, vient de faire son apparition, nous réchauffant le cœur. Les vitres sont ouvertes dans l'espoir de faire pénétrer de l'air frais à l'intérieur de l'habitacle.

Nous traversons Stonebridge, puis longeons Gunnersbury Park. Barbara pilote l'Austin, tout en discutant sur ma vie. Je ne sais pas comment elle s'y prend pour toujours parler de moi, mais jamais d'elle. Mais je réussis à quérir quelque information :

- Jordan ne voulait pas que notre parenté soit connue du service, dit-elle. Il s'arrangeait pour que nous soyons toujours ensemble. C'est pour cela que je ne l'ai jamais appelé *papa*. Il souhaitait que je l'appelle par son nom pour qu'il n'y ait pas de familiarité dans notre relation. Avec lui, c'était parfois Barbara mais souvent Turner.

La Mini s'engage dans Richmond Road, au milieu de petits immeubles de style victorien. Nous dépassons des taxis noirs chargés d'emporter des clients retardataires pour assister au match de rugby à Twickenham.

Le stade apparaît sur la gauche, toujours aussi énorme dans sa structure métallique, me faisant penser à la réplique du parlement dont un architecte fou aurait manipulé les murs pour former un carré.

Sur la Country Way, Barbara prend la direction du South West, puis nous entrons dans Sunbury. Charmant endroit qui a conservé le charme de la vieille Angleterre avec ses grands champs et ses maisons basses. Le coin me plaît beaucoup. Si j'avais à choisir un endroit pour vivre, c'est là que j'aurais voulu habiter. Pas d'immeubles à l'horizon. Seule, la verdure sert de limite à la perspective.

Nous atteignons Halliford Road. La rue s'enfile à l'intérieur de la commune en un ruban d'argent sur un tapis de mousse. Des deux côtés, rien que des prés où de minuscules maisonnettes forment des taches dans le paysage campagnard.

Nous trouvons immédiatement celle qui nous intéresse.

C'est une large maison mitoyenne dont Martha Higgins occupe la partie gauche. Le style est celui des constructions originales anglaises des années soixante. Bâtie avec un étage, elle arbore un toit recouvert de petites ardoises remplies de mousse dont ressortent deux fenêtres à l'encadrement blanc

comme pour s'harmoniser avec le bow-window du rez-de-chaussée. La porte d'entrée en chêne foncé est placée au centre, dans l'axe du portail, à l'extrémité d'une allée de graviers, autour de laquelle virevolte un rosier rose. Le garage s'appuie sur le côté gauche, au-dessus duquel apparaît une sorte de tourelle vitrée. Un petit mur de briques rouges court le long de la route pour former une délimitation symbolique. Le numéro de la maison est inscrit sur le réverbère en bois.

Nous sommes arrivées.

Une femme a ouvert la porte et s'avance vers nous. Pas de fantaisie vestimentaire : un corsage blanc et une jupe bleue. Elle se déplace avec aisance et élégance. J'estime qu'elle doit avoir une soixantaine d'années. Nous nous serrons la main. Elle est surprise de la présence de Barbara que je désigne comme étant ma sœur. Puis, elle nous entraîne à l'intérieur, dans une grande pièce, dont le principal éclairage provient du bow-window donnant sur la rue. Les murs sont de couleur rose, ou saumon, ou pêche suivant la lumière du jour. L'ensemble du mobilier est fait de bois de chêne foncé. Tout tourne autour d'une immense table accueillant six chaises. Un canapé en tissu blanc, à fleurs roses, occupe l'emplacement devant la fenêtre, face à deux fauteuils de même couleur et d'une table basse également en chêne.

Dans ce lieu, le temps semble s'être arrêté.

Elle nous propose de nous asseoir sur le divan tandis qu'elle prend place dans le fauteuil, près de la fenêtre, comme pour profiter de la luminosité de l'après-midi. Elle doit avoir l'habitude de s'y installer souvent car un coussin épais lui permet de rendre son assise plus confortable.

Derrière nous, un antique poste de télévision est éteint mais une odeur de bakélite chaude nous indique qu'il devait être allumé au moment de notre arrivée.

Plusieurs livres sont posés à sa droite. De l'un d'eux, ressort un marque-page bleu, indiquant que nous avons affaire à une lectrice assidue.

Elle a préparé un plateau sur lequel sont posés une théière blanche colorée de dessins noirs entrelacés, trois tasses assorties, délicatement posées autour et d'une assiette de biscuits que je reconnais pour être des crinkles, ces délicieux gâteaux craquants au chocolat.

L'horloge du salon sonne dix-sept heures.

Nous sommes arrivées juste à l'heure du thé.

* * * *

Un peu intimidée au début, Martha Higgins préfère nous servir le thé avant de poser les questions habituelles. Je suis sûre qu'elle veut respecter le *tea time*. Elle-même semble apprécier ce moment d'apaisement comme une coupure dans l'après-midi, avant de préparer le dîner.

Le breuvage est délicieux et j'apprécie particulièrement la douceur fruitée de ce thé de Ceylan et le goût étonnant des biscuits.

- C'est moi qui les prépare, dit-elle fièrement. Cent quatre-vingt grammes de farine et de chocolat, cent-vingt de sucre, deux œufs, cinquante grammes de beurre, un peu de levure et de la vanille. C'est tout !

J'avoue me régaler.

La première tasse bue et le crinkle avalé, je lui demande si elle a bien connu mon père.

- Bien sûr que je l'ai connu, dit-elle en se déplaçant vers un buffet ancien sur lequel trônent plusieurs cadres de photos. Le meuble doit mesurer au moins deux mètres de large. Fait de bois foncé, il présente deux portes centrales et deux autres légèrement décalées vers l'arrière. Le dessus a été récemment ciré car une odeur de miel fait papillonner mes narines.

Martha Higgins me tend le cadre et je remarque un homme de taille moyenne ressemblant à celui de mon souvenir, venu au manoir. Près de lui, un autre homme pose devant l'objectif.

Je manque de m'évanouir en découvrant le second personnage. L'homme en question est mon père. Il paraît détendu, sans aucun souci dans la tête.

- La photo date de l'hiver 1966, dit Martha, chez les Jordan.

Je suis si troublée de voir mon père et Martin Higgins sourire devant l'objectif que je ne trouve pas de mots pour exprimer mon désarroi. Le cliché a dû être pris par ma mère. A moins que ce soit Suzanne ou Henri Norton. Mais peu importe. La vision de mon père, posant avec son ami, paraît si incongrue. Je la tends à Barbara. Mais, sa réaction est plus modulée. Elle sait maîtriser ses émotions pour conserver toute sa lucidité.

- Madame Higgins, commence-t-elle, je sais que votre mari est décédé. Qui vous a annoncé son décès ?

- C'est un capitaine des services secrets. Je crois qu'il s'appelait : Slade.

- Le Capitaine John Slade, demande Barbara ?

- Oui, c'est bien lui. Il m'a apporté un certificat de décès et m'a appris que je toucherais une rente de veuve, suite à son décès survenu en service commandé.

- Votre mari était en mission ?

- Oui, c'est ce que le capitaine m'a dit.

- Votre mari étant décédé en service, vous avez donc reçu une compensation financière, demandé-je, toujours inquiète pour les personnes pouvant se retrouver dans le besoin ?

- Un jour, une somme qui ne correspondait pas au montant habituel de ma pension, a été virée sur mon compte et a fait bondir mon banquier qui s'est empressé de me contacter pour répartir les avoirs sur plusieurs placements.

- Connaissez-vous l'origine de ce versement, demande Barbara intriguée?

- Non, je n'ai jamais pu le savoir, ni mon banquier. L'ordre de virement émanait de la banque d'Angleterre sur un compte numéroté.

Elle n'en dit pas plus. Ses yeux, garnis de fines rides, sont soigneusement maquillés d'un trait noir pour mettre en valeur leur couleur noisette. Quelle révélation pourrait-elle nous apporter ? Elle reprend sa voie douce, comme lorsqu'on parle à un enfant :

- Martin m'a téléphoné quelques jours avant sa mort. Il n'avait pas le droit de le faire, mais il savait que j'étais inquiète. Il devait se rendre à la base militaire de Akrotiri à Chypre. Avec d'autres agents, il devait mettre le président Makarios à l'abri pour éviter une tentative d'assassinat.

Nous la dévisageons sans comprendre ce que nous venons d'entendre. Comment une femme seule, dans un village anglais, peut-elle savoir ce qu'il se passe dans le monde secret des complots politiques ?

Elle s'arrête de parler. Sans doute s'est-elle soudain aperçu qu'elle en avait trop dit à deux inconnues. Mais, comme Barbara, j'ai envie d'en savoir plus et de connaître la suite de l'histoire.

- Mon père était avec lui ?

- Oui, ils se trouvaient tous les deux à Genève, au siège de l'ONU afin de rencontrer une personnalité pouvant résoudre les problèmes gouvernementaux à Nicosie.

- Vous ne l'avez pas revu, demandé-je ?

- Il y avait deux semaines qu'il avait quitté la maison. Il essayait de me donner des nouvelles de temps en temps, en tentant d'empiéter le moins possible sur son travail.

- A l'ONU, demandé-je, mon père et lui devaient-ils parler en faveur du président Makarios ?

Je ne suis pas une adepte de la politique. Ce que j'en connais, ce sont surtout les rois, les reines, les princes et les princesses, les présidents que me présente Charles. Je leur fais des courbettes - comme dirait Jissey - par respect pour leur statut mais je les considère comme des hommes et des femmes ordinaires. En fait, je ne sais rien de leurs histoires respectives, même s'agissant de personnages importants.

- Jordan et Martin devaient également rencontrer un autre homme à l'ONU : Dimitrios Philos, fondateur du parti national chypriote.

- Quel est ce parti, dis-je intriguée ?

- Le parti national chypriote souhaitait le rattachement à la Grèce, explique Martha Higgins, très au courant des affaires mondiales, contrairement à Makarios qui voulait une indépendance totale de l'île. Philos voulait s'interposer en tant que force populaire contre le parti de Makarios pour la nouvelle élection présidentielle de 1968.

- Donc, demande Barbara, notre père et votre époux devaient rencontrer le Président Makarios, Madame Higgins ?

- En fait, ça ne s'est pas fait, répondit-elle !

- Pourquoi, demandé-je ?

- Parce qu'ils venaient de se rendre compte qu'ils étaient surveillés. Ils avaient découvert un micro camouflé dans la voiture de location et avaient la certitude que les services secrets voulaient en savoir plus sur leurs intentions.

- Que la politique est compliquée, dis-je ! Et Martin Higgins dans tout ça ?

- Ils décidèrent d'exécuter quand même la mission de protection que le premier ministre venait de leur confier.

- Toujours au sujet de Makarios, dit Barbara ?

- Votre père n'ayant pas pu prendre contact avec Makarios, leur rencontre a été reportée au début octobre.

- Au moment de l'accident d'avion, demande Barbara ?

- Effectivement ! Martin a voulu aider son ami de toujours. Comme Jordan était surveillé, ils ont décidé de se séparer. Alors, Martin a accepté de se rendre à Chypre, histoire de brouiller les pistes. Tout aurait bien fonctionné si l'avion était arrivé à destination. (Martha Higgins a des larmes aux yeux) Et je suis désolée pour votre mère, dit-elle en me regardant.

Je suis étonnée de tant de compassion mais quelque chose cloche dans ses explications :

- Vous dites que Martin a accepté de se rendre à Chypre ?

- Oui, c'est ce que je suis en train de vous expliquer.

- Mais pourquoi, demande Barbara ?
- Parce qu'il a pris la place de votre père dans l'avion pour brouiller les pistes avec le MI6 qui le recherchait.
- Vous dites, demandé-je, que c'est votre mari qui était dans l'avion avec ... ma ...
- Oui, avec votre mère, à la place de votre père. Votre père n'était pas dans l'avion au moment de l'accident.

* * * *